

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 113 (2010)

Artikel: Pour saluer Alexandre Voisard
Autor: Buchs, Arnaud
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-553672>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pour saluer Alexandre Voisard

Arnaud Buchs

J'aimerais saluer ici l'œuvre d'Alexandre Voisard, et je mesure aussitôt combien la tâche est aisée et en même temps ardue. Aisée, car cette œuvre m'accompagne depuis une vingtaine d'années maintenant, et les quatre-vingts ans du poète sont bien l'occasion rêvée de régler une partie au moins de ma dette à son égard. Mais c'est là une entreprise également ardue, voire impossible, car comment rendre compte, sans la trahir ni la réduire, d'une œuvre si dense, si diverse dans la forme, dans le ton, et qui demeure plus que jamais *vivante*, puisque Alexandre Voisard vient de publier successivement «Emergence» et «La poésie en chemins de ronde»¹? Voilà plus de cinquante ans que cette œuvre nous surprend par sa capacité à aller là où on ne l'attend pas, tout en réussissant à nous rendre le cheminement étrangement familier.

Qu'attend-on du poète qui s'avance avec son livre ouvert ? Qu'il nous parle de lui, assurément, avec sincérité et talent et, ce faisant, qu'il nous parle de nous. Qu'il nous parle de lui comme de nous. Que sa trajectoire lumineuse nous éclaire sur la nôtre : «La poésie en chemins de ronde» s'ouvre sur ces quelques phrases si simples en apparence, si limpides dans leur mouvement. Elles nous introduisent au cœur du questionnement poétique d'Alexandre Voisard, et c'est à leur lumière que j'aimerais souligner ici quelques aspects à mes yeux marquants de son œuvre.

Le livre que nous présente le poète est tout d'abord *ouvert*, il se présente comme une offrande, comme un **don** qui nous est fait, et je n'hésiterais pas à faire de ce don de soi l'acte poétique par excellence. La poésie, en effet, n'est pas une question de formes – Alexandre Voisard les a d'ailleurs presque toutes épuisées avec un égal bonheur, de la forme brève, aphoristique, à la prose essayistique – ; la poésie n'est pas davantage dans une attitude, et encore moins dans une quelconque posture. La poésie naît bien plutôt, elle surgit dès lors qu'il y a une interrogation critique du langage. Le langage est le point aveugle de notre rapport au monde, et le travail du poète est précisément de nous rappeler que nous habitons les mots avant d'habiter le monde : nous sommes certes tous *jetés au monde*, nous vivons sur la même planète, nous sommes soumis aux

mêmes contingences, et pourtant nous avons tous notre propre réalité, car nous habitons le langage chacun à notre manière. Ce sont en effet nos vocables, notre syntaxe, notre grammaire qui font que le monde devient pour nous tous une réalité, **notre** réalité. Or, le travail du poète est de nous rappeler inlassablement cette évidence – car la langue sait se faire transparente, rien n'est plus facile que de laisser les mots manipuler la réalité, rien n'est plus tentant que de préférer, à la réalité la plus rugueuse, l'image que dresse toujours le langage entre le monde et nous. Le langage est toujours désireux d'aller dans l'abstraction, dans la généralité, c'est là en quelque sorte sa pente naturelle.

L'œuvre d'Alexandre Voisard, et sa poésie en particulier, a le souci de dire et de coller au plus près la contingente, et c'est là sans doute la première raison de son intérêt à mes yeux : elle se situe toujours très exactement à hauteur d'homme ; elle érige en impératif catégorique absolu d'aller à la rencontre d'autrui, se fait poét(h)ique. Elle pourrait ainsi se résumer à cette injonction : *Rien [...] ne serait plus urgent que d'entrer dans le vif du réel pour le transformer en une réalité encore plus évidente sous l'outil jamais apaisé du langage*². Le langage est comme un mal nécessaire, dans ces conditions, qui nous coupe du monde pour mieux nous inscrire dans la réalité. Mais encore faut-il que cette réalité que nous habitons soit pleinement la nôtre, et pas uniquement celle des structures de nos langages : *Très tôt – de tout temps – m'est venue l'idée que j'aurais à inventer une langue. Une langue qui serait tout à fait mienne et qui ne dirait que ce que je pense. L'obstacle, toujours, serait cet inévitable écueil de grandir avec les mots des autres, qui sont les mots de tous. Car rien, je le sus bientôt, ne nous arrive sans les mots, comme les embruns ne nous viennent que de la mer*³.

Ces quelques phrases expriment parfaitement l'enjeu de nos existences individuelles : *grandir avec les mots des autres*. Le monde est comme les mots : vieux, usé, fatigué, et pourtant les mots sont à chaque fois neufs et ouverts sur l'avenir, dès lors que le langage est travaillé poétiquement. Et ce *travail* poétique, nous rappelle Alexandre Voisard dans le premier extrait cité, est essentiellement dirigé vers un *nous* : on attend du poète qu'il nous parle de nous quand il parle de lui. A l'opposé de tout repli identitaire, la présence du *je* est ainsi toujours orientée, dans l'œuvre d'Alexandre Voisard, vers un *tu*, vers un *nous* qui a valeur d'universel. Le *je* se pose donc dans une relation dialectique avec l'altérité – de même, l'écriture est toujours *située* dans un paysage, dans un *ici* mais qui fait sens vers un *ailleurs*. C'est manquer la portée du rapport poétique à l'altérité que de ne pas comprendre que l'*ici* est en liaison avec un *ailleurs*, que c'est parce qu'il a beaucoup voyagé qu'Alexandre Voisard peut exprimer ce que cette terre ajoule à de particulier en même temps d'universel.

Simplement, le *je* a besoin de plonger ses racines dans une terre pour pouvoir s'ouvrir à toute forme d'altérité.

En bref, l'œuvre d'Alexandre Voisard est donc un point de rencontre où un sujet, un monde et un lecteur ont la chance de pouvoir se retrouver et entrer en dialogue. Cette œuvre, si jurassienne par certains côtés, pourquoi le nier ?, est en fait totalement universelle, et c'est cette dimension-là que j'aimerais finalement retenir. En effet, le lecteur évolue dans un univers à la fois familier et entièrement surprenant. On y voit, on y entend des choses auxquelles nous ne sommes d'habitude pas attentifs : le bruit d'une source, des cailloux sur un chemin étoilé, une ombre furtive qui se dédouble, un peu d'herbe qui s'avance. Autant d'éléments, autant d'événements qui nous entourent, nous déterminent peut-être mais que nous ignorons le plus souvent, tant le monde contemporain s'ingénie à couvrir de bruits et de couleurs criardes nos existences quotidiennes. Mais surtout, ce paysage poétique a ceci de particulier et d'étonnant que nous y avons toujours notre place. L'œuvre d'Alexandre Voisard réussit ce tour de force d'ouvrir très grand le compas de l'écriture – suffisamment grand du moins pour qu'il y ait un *tu*, un *vous*, un *toi* qui nous prend à partie – et en même temps cette écriture est resserrée sur la réalité la plus simple, la plus évidente. D'amont en aval du texte, l'existence est ainsi restituée dans toute son épaisseur et sa simplicité.

Et c'est finalement là que je verrais, pour ma part, le véritable engagement de l'écrivain. Il y a bien sûr une volonté de s'impliquer corps et âme dans les pages enfiévrées de «Liberté à l'aube», il s'agit là indéniablement de cette sorte d'engagement que Sartre érigeait dans l'immédiat après-guerre en valeur absolue à l'aune de laquelle devait être jugée toute vraie littérature. Mais cet engagement-là met l'écriture et la littérature au service d'une cause, et cela s'avère nécessaire parfois. En revanche, l'engagement que j'aimerais retenir chez Alexandre Voisard est d'une autre nature, il est d'une certaine manière totalement désintéressé, sinon par le maintien, envers et contre tout, d'une altérité, quelle qu'elle soit, dans nos mots. Cet engagement-là veille à ce que le poète s'avance toujours avec son livre ouvert, alors que tant d'ouvrages sont hermétiquement refermés sur les péripéties d'un ego coupé du monde.

L'écriture, pour Alexandre Voisard, est donc un lien de passage incessant où le monde vient à notre rencontre dans la réalité des mots. Le paysage qu'elle dessine est toujours le nôtre, et cela non pas parce que les lieux que décrit le poète sont ceux d'ici – ce serait cela, le régionalisme –, mais bien parce que le poème, le récit nous montrent à chaque fois combien nous avons simplement besoin d'un lieu pour exister pleinement en tant que sujet.

Je suis particulièrement reconnaissant à Alexandre Voisard de m'avoir aidé à comprendre qu'il fallait que je trouve mon *ici*, mon lieu, celui de

mes racines – qui se trouvent par hasard plantées non loin des siennes – pour pouvoir ensuite mieux m’ouvrir à l’ailleurs, à autrui, aux autres.

Je lui suis également reconnaissant de m’avoir aidé à comprendre qu’il n’y a pas de présent ni d’avenir possible sans un passé assumé et accepté, même si cela implique parfois d’affronter des souvenirs que l’on croyait à tort enfouis profondément.

Enfin, je lui suis surtout reconnaissant de m’avoir montré que c’est dans le langage, dans les mots parfois les plus simples que l’on peut avoir la chance d’advenir à soi-même et d’être présent au monde.

Pour tout cela, j’aimerais donc lui dire ici *Merci*.

NOTES

¹ Tous deux aux éditions Empreintes (2010).

² *La poésie en chemins de ronde*, op. cit., p. 17.

³ *Ibid.*, p. 43.